

TEXTE N° 5 : Albert THIERRY

L'homme en proie aux enfants

(1908 – Magnard, 1986)

Feux follets

La grâce était rare parmi ces enfants. Ils touchaient déjà l'âge où le teint se fripe, où la voix raucit, où les yeux se cernent vilainement, - cette adolescence larvaire qui afflige le regard. Pourtant quelques-uns montraient de franches prunelles claires, des sourires vifs et rouges ; et Robert ressemblait à ma sœur Jeanne.

Robert ressemblait à Jeanne. En somme, plutôt par la tolérance de mon souvenir que selon la réalité des couleurs et des formes. Il avait un visage menu, les joues minces et pâles, un blanc front étroit où ses cheveux miraculeusement peignés retombaient droit, et un à un. Il était doux, paresseux, ingénieux : je me sentais de l'amitié pour lui.

Naturellement, je ne l'exprimais pas. La préférence est une injustice. Craignant avec passion d'être injuste, je me gardais bien de témoigner à Robert cette demi-tendresse un peu dédaigneuse. Il lui suffit toutefois d'un conseil sans doute plus insistant, d'un coup d'œil ignoré de moi-même, pour la comprendre, pour y répondre.

Il y avait alors deux «années», il n'y en eut trois que plus tard. Quatre professeurs nous secondant pour y donner ce que la politesse officielle appelle les enseignements accessoires : travail manuel, musique, gymnastique, modelage, il arrivait que M. Fernand ou moi passions un après-midi sans parler à l'une ou à l'autre. Un matin où je quittais la première, Robert leva vers moi son front couvert de cheveux parallèles, et il chuchota

- Msieu, on vous verra pus
aujourd'hui, c'est dommage !

- Voulez-vous vous taire !
répliquai-je.

Car la préférence est une injustice ;
et doublement dès qu'elle a été aperçue.

Mais j'étais ravi d'une joie à laquelle je
m'abandonnais tout en la sachant puérite.
J'espérais encore pouvoir être heureux sans
l'acquiescement d'une conscience
clairvoyante et rogue. Et je me disais avec
une naïveté entière

- Enfin, ils commencent à
m'aimer : nous allons donc vivre !

**...: Aimer, Vivre : est-ce René qui
parle ? En style plus nu, c'eût été
remplacer par un échange de sentiments
entre eux et moi la distribution de notions
qu'on m'ordonnait de faire à ces enfants.**

Si l'Inspecteur avait su que telle était
l'intention de mon instinct, il aurait plus
souvent visité ma ruche. Mais il l'ignorait :
je me réjouissais en liberté de voir blondir ce
miel au parfum incomparable.

René me paraissait intelligent parce
que sa bêtise était savante. Moral et
mélancolique, il inscrivait en gribouillages
particulièrement malpropres la phonographie
d'une petite âme qu'avaient trop tôt assourdie
les voix, mutilées dans les anthologies,
épillées dans les feuilletons, de Rousseau,
de Hugo et de Lamartine. Sa prétention de
plagiaire naïf m'amusa longtemps. Je me
souvenais de ma jeunesse. Peut-on passer,
sans faire étape dans le galimatias, du style

vulgaire ou technique enseigné par le milieu au style élégant et abstrait que les manuels recommandent ? Toute l'éducation étant (je le supposais), destruction du premier naturel, il est inévitable qu'elle éveille le second d'abord dans l'afféterie. Aussi mettais-je de l'indulgence à critiquer René, une tendresse rudoyante qui le flattait et qu'il s'arrangeait toujours pour reprocher.

- Vous écrivez comme un journaliste, répétais-je, c'est insupportable !

- Msieu, je ne puis pas m'exprimer autrement, gémissait-il entre ses mains jaunes.

Sincérité menteuse d'une conscience illusoire ! A treize ans, je ne voulais bien reconnaître d'autorité littéraire qu'à Paul Féval et à Victor-Hugo ! - Avec moins de scrupules, je reprochais à René les zéros qu'il ne cessait de mériter en mathématiques.

- Vous devez bien savoir ce que sont les lettres ou les sciences à votre âge ! D'ailleurs, ce que nous vous disons, ce n'est ni des lettres ni des sciences ; c'est des renseignements indispensables pour n'importe quel métier ou des exercices qui vous habitueront à réfléchir. Vous n'avez donc pas le droit de choisir. (Moi, qui ai si insolentement choisi, j'osais le lui défendre ! - peut-être afin qu'il se révoltât mieux ?...) Il faut travailler autant pour M. Fernand que pour moi.

- Mais msieu, s'excusait-il avec sa volubilité obséquieuse et gesticulante, je travaille davantage pour M. Fernand que pour vous. Je lis trois fois mes leçons de géométrie et je ne peux pas les savoir. Je n'y comprends rien : ce n'est pas beau, c'est aride. L'arithmétique, c'est mon cauchemar : elle m'horripile, elle me fera mourir ! Mais l'histoire, la géographie, la récitation, les rédactions, ah, j'aime tout ça, j'aime tout ce que vous faites !

Il souriait doucement, humblement. Voulait-il confondre ce qu'on lui enseignait avec celui qui l'enseignait ? Je le crus. Les

notions se subordonnaient enfin aux sentiments, un esprit vivant allait s'ouvrir...

Avec un bonheur qu'on ne peut exprimer, parce qu'il n'est analogue à rien, je devinais sa chétive pensée approcher affectueusement de ma pensée. Egoïsme ? Orgueil ? Il me semblait respirer une fleur pour moi seul fleurie.

Ainsi j'aimais.

Les grands principes établis par les Pères de la Pédagogie m'étaient inconnus.

Mais tout mon être se rebellait à l'idée d'enseigner pour elles-mêmes la géographie physique de l'Australie ou les batailles de la Succession d'Espagne : dans ces niaiseries, je respectais seulement des moyens obscurs de l'amour. Je réclamais la vie ; et pour l'obtenir, l'instinct commandant, j'offrais la vie.

Grâces légères et souriantes ; petites intelligences peinant sur des principes de coton à repousser leurs lisières ; ou même simples créatures faibles, tremblante portée de l'humanité, bestioles charmantes ; - je voulais les chérir toutes ! Robert et Charles, René et Louis, Marcel et Marcel, laborieuses dupes ; ou bien Alfred, les deux Pierre, le bleu et le rouge, Maurice et Jean, Valentin, qui dédaignaient de m'imiter pour me plaire, qui vivaient, selon leur loi inconnue, de regarder les mouches voler ; - j'espérais *tout* (mais quoi ?) de leur amour qui finirait bien par répondre à mon amour.

Destruction des personnalités

Je m'étais dit au deuxième jour

Eveillons ces esprits ! Sans individualités énergiques, la vie n'est que grouillement, la démocratie en particulier n'est que vermine.

J'agis.

... - Gérald, il faut lutter contre votre sincérité pour en acquérir une autre.

Il est maniéré naturellement : toujours peigné avec un merveilleux soin, il se regarde à la dérobée dans un miroir, et remplit ses rédactions de phrases poétiques et languissantes.

Il se corrige, et quittant l'afféterie, il retourne à la platitude.

... - Albert, je suis content que vous ayez du goût pour la morale. Mais il ne faut pas en mettre partout, ni surtout ambitieuse comme vous la faites. On vous demande une anecdote simple ; vous n'avez pas besoin de la farcir avec toutes sortes de maximes.

Ce brutal est sensible. Il aime la raison et l'honneur. Certains aveux me font imaginer qu'il est seul enfant d'une mère veuve qu'il chérit ; ses vêtements, son air, me crient qu'il est misérable et s'enivre de songes. Il veut gagner mon éloge, il se surveille. Et privés de leurs conclusions morales, ses devoirs perdent tout intérêt.

Tels sont les résultats de ma campagne contre les vaniteux : les dépouillant d'affectation, elle dénude toute leur sottise.

... - Emile, vous faites très bien de vous intéresser à la géographie ; mais travaillez aussi l'histoire et la grammaire. Passer deux heures à une carte et vingt minutes à une composition française, voilà ce qui s'appelle mal employer son temps.

C'est un garçon singulier, dont le visage et la cervelle ressemblent à une boutique de bric-à-brac. Il a les traits si mal disposés qu'on les croirait doubles, et l'esprit encombré de notions grotesques pillées dans les incomparables «magazines» qu'éditent pour la jeunesse M. Pierre Lafitte et M. Fayard.

En outre, il est hargneux. Le résultat ne tarde pas ; Emile n'étudie plus ses leçons de géographie, mais il dédaigne toujours le reste.

... - André, vous vous appliquez en allemand ; mais en français, vous ne faites absolument rien. Si vous persistez à ne pas me remettre vos devoirs, je vous signalerai à M. le Principal.

Cet anarchiste commence par pousser son coude sur la table et sa joue sur son poing ; puis il grogne et brise sa plume. C'est, si je ne me trompe, un cas de conseil de guerre. Je le punis. Il s'écrie :

- Alors je ferai pus un mot d'allemand !

Je le punis encore. En vain : il tient parole.

J'admire l'efficace de ma pédagogie contre les garçons qui choisissent dans la manne. J'ai mission de leur fournir de la culture : ils l'avalent, dussé-je appliquer la question de l'eau. S'ils ont besoin d'une certaine culture particulière, est-ce que cela regarde les programmes ? Nous travaillons pour l'humanité et pour la patrie ; nous ne travaillons pas pour les individus.

... - Enfin, un autre livre, où nous pouvons lire la pensée des Français du Moyen Age, la pensée morale et religieuse des Français... Ce n'est pas un livre, ce sont des monuments. Qui est-ce qui me le dira ?

Ils ne soufflent mot. Je voudrais les faire songer aux cathédrales, mais cette petite charade socratique est trop difficile. J'insiste :

- Allons, vous en avez tous vu. Où sont ces livres, ces monuments ? Robert chuchote

- Dans la tête à monsieur Thierry !

J'entends. Les camarades entendent. C'est un rire infini. Je ris aussi, je me réjouis : quelle farce intelligente, et, naturellement involontaire, mais tout de même juste, instinctivement juste et profonde, quelle fine critique ! En mon' for intérieur, je félicite Robert de sa subtilité : il a compris l'artificiel de toute histoire. Mais il

m'est défendu de tolérer que mes enfants se moquent de moi. Même s'ils ont raison. Surtout s'ils ont raison. Voici s'abattre la verge du lecteur

- Robert, vous aurez deux heures.

Il sourit, il ne dit rien : il trouve cela juste. Les autres se calment : ils trouvent aussi cela juste. Tous, Robert compté, sont satisfaits. J'en souffre.

... Venu pour éveiller les personnalités, je dois combattre et réduire les enfants indisciplinés, les enfants vaniteux, et ceux qui, dans ce que les programmes leur imposent, veulent picorer à leur plaisir. Car, si je ne les subjugué pas, l'Autorité me le rappellerait, ma classe ne sera pas une classe. Or, la personnalité des enfants, engourdie depuis la naissance, opprimée dans la famille, ne s'éveille à l'école, semble-t-il, que par l'indiscipline, la vanité et des préférences impliquant la paresse.

C'est moi qui la meurtris. Automatiquement, à chaque parole, chaque fois que j'accomplis mon «devoir d'éducateur», je *décaractérise* mes victimes. On m'a confié de jeunes champs que je dois sarcler, - pousses comme ronces ; et j'obéis.

« Un seul maître pour un seul élève », disait Jean-Jacques...

Impudeur de l'Intelligence

... Je ne sais pourquoi je leur conte en ce matin d'hiver la douloureuse histoire de Tristan :

- Ce philtre, c'est un breuvage magique, si vous voulez ; mais aussi bien c'est la force naturelle de l'amour. Entre Tristan et Iseult, l'amour est noble ; entre la jeune fille et le vieux roi, nous l'aurions trouvé immoral. Peut-être encore, ce souhait obscur de mourir qui anime toutes les passions...

Ici, Henri, le regardeur de nuages, ouvre de grands yeux tristes ; tandis que Léopold sourit bassement. Je m'arrête effaré, oubliant de finir, au bord du vertige.

... Plus tard, je me laisse entraîner par la violence de mon angoisse, et je leur confie ce que je commence à croire de la justice

- La Justice réclamerait l'Égalité. Or, détruire les inégalités, sociales, intellectuelles, corporelles, entre les hommes, c'est une absurdité. Je passe sur les impossibilités. Pour être exactement égaux, deux hommes devraient aussi occuper la même position dans l'espace, c'est-à-dire ?... Eh bien, c'est-à-dire ?

Il se taisent. Je ne sais plus s'ils me comprennent. Mais il faut que j'aie jusqu'au bout.

- C'est-à-dire être identiques. L'Égalité, c'est l'identité. L'identité, c'est la disparition des formes. Résorption des hommes dans le sein de Dieu, pour les chrétiens ; confusion des individus dans un ensemble sans nom pour les athées. La Justice...

J'allais achever : - La Justice, c'est le néant : - quand j'aperçois à nouveau leurs faces tirées, leurs yeux qui se ternissent ; quand j'entends Léon murmurer :

- Ce n'est pas encourageant !

Alors je m'interromps, effrayé de moi-même. A qui donc est-ce que je parle ? Ces théories excitent mon nihilisme ; mais le plus cher de mes amis, le seul que j'aime, il les ignore ! Et c'est à ces inconscients, à ces innocents, à ces irresponsables que je les jette !

Pour quels effets ? Je vis un jour le Marcel brun souffrir sous ma pensée comme on souffre sous le fer rouge.

- Rencontrer une amitié sincère et pure, disais-je, c'est le plus grand bonheur qui puisse étonner un homme. Plus grand que d'avoir un frère. Un frère, on l'aime par habitude.

- Ah, non ! proteste Marcel.

- Un ami, continué-je, on le choisit. Un frère, il faut l'accepter. Un frère rend des services, un ami n'en rend pas ; on est désintéressé.

- Msieu, dit Marcel, j'ai un frère, et pourtant...

Mais, le voulant à peine, je dois poursuivre

- Un jour vient où nous jugeons nos frères. Si leur caractère nous déplaît, nous les abandonnons ; et si non, nous les adoptons comme des amis. Seulement alors... Je m'interromps. Je crains de conclure : voici Marcel tout pâle.

Je médite ensuite avec une machinalité douloureuse. Pourquoi livrer ainsi à ces enfants mes idées les plus chères, et qu'ils ne peuvent entendre ? Vanité, enivrement d'autorité, délire ?

Mais ce n'est pas à eux que je parle. A peine si je les questionne. Nul sourire aux yeux, nulle excitation aux langues ; ma voix seule vers les cœurs invisibles ! je ne m'adresse ni aux Marcel, ni à Léopold, ni à Léon, ni à Henri : je m'adresse à un être de raison ou de déraison, à un fantôme imaginé subtil et savant, à la classe «en tant qu'individualité», à la Foule. Qui donc me garantit que, cette Foule mythique, ce soit le meilleur, le plus sincère, le plus laborieux de ses personnes qui la compose ?

Puis je me console. Ils ne me croient pas. Je sais bien comment j'ai fait. Mes maîtres quittés, mon esprit révolté se hâta de renverser toutes les idoles qu'ils avaient édifiées devant lui. La meilleure éducation, c'est la plus mauvaise. Si je voulais enseigner mes vrais principes, (en ai-je ?), j'exposerais les principes contraires le plus dogmatiquement que je pourrais. - Mais peu m'importe. **Ce que je tiens pour exact et juste est faux peut-être, et absurde : je consens, Marcel, Marcel, Henri, que des**

idéals de ma jeunesse vous fassiez un fumier pour les vôtres.

Il n'y a pour un homme de vérités que celles qu'il trouve.